

Paris Stalingrad [Film]. Directors: Hind Meddeb and Thim Naccache. 2019. 88 minutes

Chedly Belkhodja

Volume 38, Number 1, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091355ar>

DOI: <https://doi.org/10.25071/1920-7336.41014>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre for Refugee Studies, York University

ISSN

0229-5113 (print)

1920-7336 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belkhodja, C. (2022). Review of [Paris Stalingrad [Film]. Directors: Hind Meddeb and Thim Naccache. 2019. 88 minutes]. *Refuge*, 38(1), 161–163.
<https://doi.org/10.25071/1920-7336.41014>

© Chedly Belkhodja, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Paris Stalingrad

Chedly Belkhodja

FILM REVIEW


Hind Meddeb (Director) Thim Naccache (Co-Director). (2019). **Paris Stalingrad** [Film]. Les Films du Sillage, Echo Films. (88 minutes)

HISTORY Published 28 April 2022

En été 2017, la journaliste et documentariste Hind Meddeb décide de filmer la situation tragique des migrants réfugiés dans le nord-est de Paris, dans le quartier Stalingrad. De plus en plus nombreux, ces migrants remontent du sud de l'Italie vers Paris en route vers l'Angleterre mais se retrouvent à vivre dans la rue. Ce sont des jeunes, des mineurs, des Afghans, des Somaliens, des Érythréens. On découvre des personnes sans attache à la France, qui se trouvent dans une situation bien différente de celle des immigrants venus des pays du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne qui ont des liens avec l'ancienne métropole coloniale. Ce film montre le quotidien de ces migrants, une vie en suspens entre la recherche désespérée de documents administratifs pour obtenir « les papiers » et une précarité constante dans des campements de rue le long du canal Saint-Martin, à la porte de la Chapelle, lieux constamment menacés par des opérations policières

menées par les troupes CRS. La présence de l'État français se limite à ces hommes hargneux casqués programmés bêtement à détruire des tentes et déplacer des matelas. Comme le soulignait le philosophe politique français Étienne Tassin en 2017 : « certains gouvernements descendent très vite en police » (p. 197). Rien n'est fait pour accueillir et protéger les migrants. On les pousse à l'épuisement et à la division entre eux, à la crainte de se trouver pris dehors l'hiver venu. Ce film présente un tableau sombre de la condition migrante en Europe. Avec le démantèlement de la « jungle de Calais » en 2016, Paris devient le lieu de rassemblement de ces migrants laissés à eux-mêmes. La réponse de l'État français sera répressive et visera à faire disparaître le sans-papier du champ visuel parisien car cette figure dérange les riverains, qui se sentent dépossédés de leur quartier. Il faut les éloigner à la périphérie. Mais, c'est aussi un film sur l'espoir d'une vie capable de

CONTACT

^a  chedly.belkhodja@concordia.ca

School of Community and Public Affairs, Concordia University, Montreal, QC, Canada

renaître après toutes sortes d'épreuves.

La caméra suit Souleymane, 18 ans, qui a quitté le Darfour ravagé par la guerre et qui a traversé la Libye et la Méditerranée pour finalement arriver à Paris, la ville qu'il avait imaginée lumineuse et accueillante dans son long périple. Sa poésie de la condition de l'exil enrichit le propos du film. Comme la figure fuyante de l'exilé, Souleymane disparaît et apparaît à l'image. On le voit arpenter le quartier, le long des voies ferrées de la gare de l'Est, dans le métro. On le voit accroupi dans un parc où des personnes lavent leurs vêtements. Hind le retrouve lors d'une autre descente de la police et lui demande de lui livrer un poème qui contraste fortement avec la représentation d'un État policier insensible à la souffrance humaine. Un moment fort du film est la situation particulière que vivent les réfugiés mineurs repoussés au bureau de la Croix-Rouge, organisation censée protéger leur statut vulnérable. Des enfants de 14 ans se trouvent à la rue sans aucune assistance de l'État mais des citoyens engagés les aident à se loger, les réconfortent.

Ce film nous montre l'impossibilité de gérer une crise humanitaire à une époque où les frontières évoluent rapidement. Vouloir les fermer et contenir la mobilité provoque des situations insoutenables pour les populations vulnérables. Cette situation des exilés à Paris illustre le durcissement des politiques migratoires des États, celles qui briment la mobilité des personnes au nom des principes de la souveraineté et de l'identité nationale.

Ce documentaire nous fait comprendre que les migrations vont de plus en plus déplacer les frontières nationales vers l'intérieur de nos sociétés et que les mobilités doivent être reconnues comme la norme de notre monde et non comme une situation exceptionnelle à régler par une approche répressive. Il y a une invitation à inverser

le regard pour remarquer la force des individus, des migrants et des citoyens interpellés par la situation migratoire. Dans les campements de rue, on remarque l'inventivité des réfugiés habitués à la vie des camps ponctuée par des gestes de solidarité. Dans cet environnement, des collectifs et des personnes bénévoles se mobilisent pour venir en aide aux migrants. C'est une autre vision du monde qui émerge, celle où l'étranger n'est plus en dehors mais dorénavant en dedans. La caméra n'est pas à l'extérieur mais bien dans et avec le quotidien des réfugiés. Elle nous met devant une mise en relation qui doit être au cœur de l'accueil et de la reconnaissance de l'exilé dans des gestes du quotidien. Selon Étienne Tassin, l'expérience fondamentale de l'hospitalité est cette relation à établir avec l'étranger, cette personne qui traverse la frontière : « En accordant l'hospitalité, on signifie qu'un avenir commun est possible avec celui ou celle avec qui nous n'avons rien de commun » (2017, p. 208).

À la fin du film Souleymane quitte Paris pour Nancy, une ville du nord de la France. Il obtient enfin une carte de séjour et trouve du travail comme apprenti dans un petit garage. Il commence à vivre une vie plus normale. Le dernier plan du film est très symbolique. La caméra suit Souleymane quittant son lieu de travail, saluant les autres travailleurs, et le laisse partir lentement, cette fois-ci de dos à l'écran. Tout au long du film, Souleymane est filmé de face comme celui qui trace un parcours et doit faire sa place dans un monde hostile. Ce dernier plan invite le spectateur à considérer sa trajectoire plus affirmée.

ABOUT THE AUTHOR

Chedly Belkhodja is a professor in the School of Community and Public Affairs at Concordia University. He can be reached at chedly.belkhodja@concordia.ca

REFERENCES

- Meddeb, H., & Naccache, T. (2019). *Paris Stalingrad* [Film]. Les Films du Sillage. Echo Films.
- Tassin, E. (2017). Philosophie /et/ politique de la migration. *Raison publique*, 21(1), 197–215. <https://doi.org/10.3917/rpub.021.0197>



This open access work is licensed under a [Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

This license allows for non-commercial use, reproduction and adaption of the material in any medium or format, with proper attribution.